

LES AMOCHÉS

NAN AUROUSSEAU



LES AMOCHÉS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03119-3

Peu avant de mourir, Gertrude Stein sort d'un profond coma et demande à sa compagne Alice Toklas : « Alice, Alice, quelle est la réponse ? – Il n'y a pas de réponse » dit sa compagne. « Dans ce cas, quelle est la question ? » réplique Gertrude Stein avant de retomber morte.

C'est un bruit qui m'a tiré du sommeil ce matin. Quelque chose a frappé la vitre du Velux. Un choc sourd. Cela m'a réveillé brusquement. Le réveil marquait onze heures. Il s'était arrêté la veille j'ai supposé. Manque de piles je me suis dit. D'après la lumière il était plus tard que d'habitude. Je me lève tous les jours vers six heures. Ici il n'y a jamais de bruit le matin, le vent parfois fait grincer des tôles, battre un volet, agite la toile du parasol sur la terrasse si bien qu'on se croirait dans un bateau, mais pour le reste c'est le silence absolu. Non seulement le village est tout petit mais en plus il est abandonné. Tout le monde est parti, soit pour le cimetière, soit à M., en ville, soixante kilomètres plus loin. Ici on est en plein désert médical.

C'est pour ça qu'ils partent les vieux. Pas de travail non plus. Il y a une cinquantaine d'années le village était vivant, les gens travaillaient à la ferme et puis il y a eu cette idée de barrage sur la rivière initiée par des industriels de l'électricité. Tous les villages devaient être noyés et le barrage fournir du courant à toutes les grandes agglomérations de la région mais on ne sait toujours pas pourquoi en cinquante ans le projet ne s'est jamais concrétisé. Cela dit l'État avait dépensé des millions et des millions pour racheter les biens et tous les gens avaient vendu au prix fort et s'étaient tirés ailleurs. Mes parents ont tenu bon contre les propositions de l'Administration et deux ou trois autres personnes aussi. Mon père il y croyait pas au barrage, ma mère non plus. Ils n'en voulaient pas. Ils ont subi pas mal d'intimidations d'après ce qu'on m'en a dit plus tard. J'étais gamin, ça me passait dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. Finalement le village est devenu un hameau plein de ruines et les gens des bourgs voisins venaient

chercher les poutres des maisons effondrées pour se chauffer l'hiver, les dalles des seuils pour mettre devant chez eux, les linteaux en chêne. Tout est parti comme ça et Montaigu-le-Fré est devenu un petit lieu-dit avec cinq habitants. Quand je me suis de nouveau installé ici, après la mort de mes parents, il n'y avait plus que les Jacky. Moi ça ne me gêne pas. Je suis bien ici. La maison qui fait face à la mienne est en ruine. Les propriétaires sont morts de vieillesse ou de maladies. Une voiture datant de Mathusalem est restée devant le perron. Elle est entièrement rouillée et envahie par les ronces qui ont brisé le pare-brise et toutes les vitres.

Oui, tous morts. Cancers pour la plupart. Sur la gauche il y a une autre maison complètement à l'abandon mais encore avec sa toiture qui se crève un peu plus chaque hiver. Squattés par les souris et les araignées, les vieux meubles y pourrissent paisiblement en sirotant le temps qui passe. Plus bas, après le chemin d'exploitation, il y a le Jacky et sa femme Monette. Ce sont des gens d'ici depuis plusieurs générations,

des taiseux, durs à la peine, tenaces à l'usure et toujours actifs, été comme hiver.

« Faut bien s'occuper des bêtes. »

Voilà la formule sacrée. Et le bois aussi parce que Jacky est menuisier. Il va chercher des palettes avec sa camionnette et fabrique du petit bois à longueur d'année. Il le met en sac et le vend sur le marché tous les samedis. Il y avait une quatrième personne mais elle a fait sa valise la semaine dernière. Elle se nommait Chris et c'était ma femme. Ma femme, c'est un bien grand mot, une amie clandestine, une passagère du vent, serait plus approprié. Elle est restée trois mois en tout, mai, juin, tout juillet et un peu début août.

– Les femmes elles y tiennent pas ici.

Signé Jacky.

– Et Monette alors ?

– C'est une exception.

Chris n'en était pas une il faut croire. J'y avais cru pourtant. Elle aussi j'espère et puis le rythme a fait le reste. Un rythme bien trop lent, une routine absolue, peu de repères dans la journée, pas de bavardages inutiles. Et aussi gros point noir :

pas de téléphone, les portables ne passent pas. Zone blanche. C'est mortel ça la zone blanche pour une femme habituée à vivre en ville. Pour situer la région disons que c'est au sud de l'impossible et assez près d'ailleurs. Montaigu-le-Fré, le lieu-dit où j'habite, est à 1 642 mètres d'altitude, à flanc de montagne, tout près du col de Cerfroide, dans un creux, en adret, entre deux monts qui s'érodent. Très chaud en été, trop froid en hiver. Cerfroide veut dire qu'on a trouvé là, au Moyen Âge, un cerf roide, raide en français d'aujourd'hui, raide de froid parce qu'il gèle à mort en hiver et qu'on se retrouve parfois isolé pendant plusieurs semaines par la neige.

Je me suis levé intrigué par le bruit. J'ai ouvert le Velux et j'ai compris. C'était un oiseau mort. Un moineau. J'ai senti un goût étrange dans ma bouche. Un goût d'électricité. J'ai pris l'oiseau. Il n'avait rien de particulier. Il était mort et voilà tout. Tombé du ciel.

Ma chambre est à l'étage. Je suis descendu nu avec l'oiseau dans la main. Je m'habille en bas, dans la salle de bains

où traînent encore une petite culotte, une nuisette, et une sortie-de-bain appartenant à Chris. Je n'arrive ni à les ranger ni à m'en débarrasser. Elle a laissé pas mal d'affaires ici, principalement des vêtements. Elle devait avoir l'intention de rester je suppose mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Entre l'instant où l'on va porter la coupe à ses lèvres et l'instant où l'on va avaler la boisson on peut mourir, c'est de là que vient l'expression.

Depuis que Chris est partie je fais une sorte de dépression. Plus envie de rien, pas d'appétit, je ne sors pas beaucoup, je reste dans mon fauteuil. Je m'en veux d'y avoir cru, de m'être lancé dans cette histoire, de lui avoir ouvert ma porte et mon lit. Elle est passée comme un ouragan, puis elle a disparu dans sa voiture en me disant : « Je t'aime mais. » Je n'ai pas changé les draps depuis son départ il y a trois semaines. C'est scientifique parce que c'est Buffon qui l'a dit : « Les trois quarts des hommes meurent de chagrin. » S'il m'est arrivé de tomber à genoux ou même d'être K.-O. debout je ne suis jamais

tombé les bras en croix sur ce ring qu'est la passion amoureuse. Un ring où j'avais envie de casser la gueule à l'arbitre. J'avais comme l'impression qu'il jouait contre moi. Sur ce coup-là j'étais bien sonné mais je savais que j'allais encore une fois m'en sortir, plus ou moins amoché mais j'allais rester dans le quarteron des rescapés.

On est fin août. Le soleil écrase tout. Les insectes aux élytres surexcités sont planqués sous les pierres et les pierres, jetées partout aux alentours par un semeur de roches, géant et fou de rage, résistent en silence à la solitude dans cette fournaise qui interdit à quiconque de venir s'asseoir dessus.

Quand je suis entré dans la salle de bains il y avait de l'eau sur le sol. Une fuite. La journée commençait mal. J'ai cherché sous l'évier, vers la douche à l'italienne, mais l'eau ne venait pas de là. C'est en me regardant dans le miroir que j'ai trouvé la source. La glace était trempée. Elle suintait. L'eau dégoulinait sur le lavabo. Sur le coup je n'ai pas compris. J'ai posé ma main dessus et l'eau s'écoulait à travers mes doigts. L'eau sortait de la surface du miroir. Je suis resté hébété une bonne grosse minute de soixante secondes. J'ai recommencé le test. Aucun doute : le miroir était toujours solide mais liquide en même temps. L'eau suintait en assez grande quantité de toute la surface de réflexion.

J'avais toujours l'oiseau mort dans la main alors je suis passé dans la cuisine et je l'ai jeté à la poubelle. Quand j'ai ouvert le frigo pour sortir la bouteille de lait, il était éteint. Tout cela commençait à m'énerver. J'ai allumé dans la cuisine. Rien. J'ai regardé le compteur. Il ne tournait pas. Tous les disjoncteurs étaient pourtant relevés. J'ai fait des tests. Salon, télé, chaîne hi-fi. Négatif. Plus de jus dans la maison qui n'est pas très grande. Trente mètres carrés au rez-de-chaussée et pareil à l'étage. Un salon, une petite cuisine et une salle de bains en bas. Ça me suffit largement.

Je me suis habillé et je suis sorti. Le mieux était de descendre chez Jacky et Monette afin de savoir s'il s'agissait d'une panne de secteur. J'avais toujours ce goût d'électricité dans la bouche. J'ai pensé à l'ozone, un truc comme ça. D'après le soleil il était plus tard que d'habitude. Vers les onze heures. Le soleil lui n'était donc pas en panne. Qu'est-ce qui m'avait pris de dormir autant ? La fatigue ? Le coup dur dans mes affects ?

Elle avait fait sa valise en douce, pendant que je ramassais des prunes. Quand j'étais entré avec le panier plein elle était debout dans le salon, sa valise rouge bourrée à craquer sur le parquet. Maquillée, bien coiffée, elle avait pris une douche, très mignonne dans son jean serré et son corsage blanc qui laissait deviner, derrière les petites pointes qui tendaient le tissu, ses petits seins qui habituellement remplissaient mes deux mains quand je la prenais par-derrière. Elle était prête, comme pour le dernier round, elle m'attendait pour me cueillir, pour m'asséner le coup de grâce.

J'aurais dû m'en douter. Il y avait eu des signes précurseurs, des petits rounds d'échauffement, des discussions à propos de son bouquin. Un livre qu'elle voulait faire à propos de son travail en tant que psychiatre. Il ne semblait pas aussi facile à écrire qu'elle l'avait cru et, au bout de trois semaines qu'elle était là, ça n'allait plus. Elle se rongait les ongles à table et, comme en manque de quelque chose, elle avait de brusques sautes d'humeur. La première fois j'ai cru qu'une bête l'avait

piquée, et puis non, c'était les nerfs, comme si elle avait mis les doigts dans la prise. J'ai essayé de la raisonner.

– C'est à cause de ton bouquin ?

– Je sais pas. Je crois que tout cela est au-dessus de mes forces... Et mon travail me manque terriblement, j'aime mes patients malgré le délabrement de l'institution.

J'ai posé le panier de prunes sur la table. J'étais mort. Le temps que j'avale ma salive et elle était dehors. Je n'ai pas bougé. Mort j'étais. Carbonisé debout.

Quand j'ai entendu la voiture démarrer je suis sorti. Elle est passée devant moi sans s'arrêter, la vitre était ouverte.

– Je t'aime mais.

Et puis plus rien. De la poussière, du silence, l'indifférence absolue de toutes choses, avec le soleil qui devient noir et une tristesse sans nom qui se met à couler dans vos veines. On devient gris d'un seul coup, plus rien ne brille, la vie a pris soudain des yeux de taupe à l'agonie et on sait que désormais tout va devenir plus dur, plus amer. On le sait. Alors on rentre

chez soi et on tombe dans les bras d'un vieux fauteuil. C'est peut-être seulement trois jours plus tard qu'on se rend compte qu'on n'a pas bougé, qu'on est resté là comme assommé. On se lève, on monte se coucher tout habillé, on a plus goût à rien et on s'endort. On ne rêve pas, on est comme un vieux sabot que personne ne portera plus jamais.

Arrivé devant chez les Jacky je n'ai rien entendu et la porte de son atelier était fermée. À onze heures ce n'était pas normal. La voiture et la motoneige étaient là. J'ai regardé dans le jardin sans trouver Monette. Et où se cachaient les bêtes ? Ni oies, ni lapins, ni canards, ni chien. J'ai sonné à la cloche et le chien n'a pas déboulé en aboyant comme à son habitude. J'ai poussé le portail en fer qui grinçait méchamment. J'ai appelé. Comme personne ne répondait je me suis avancé jusqu'à la porte. J'ai frappé. Ici on n'entre pas chez les autres comme dans un moulin. En dix-huit ans je n'étais jamais allé plus loin que dans le salon. J'allais trouver Jacky dans son atelier, pour un outil, pour qu'il me laisse travailler avec sa perceuse sur

colonne et jamais il ne m'avait invité à le suivre chez lui. J'étais seulement entré deux fois en hiver, près du gros poêle à bois en attendant qu'il revienne avec le courrier. Je disais bonjour à Monette par-dessus le grillage tandis qu'elle nourrissait les oies. Ces gens-là vivaient dans une rigueur quasi monastique, à deux.

À force de ne pas avoir de réponse j'ai tourné la poignée de la porte et je suis entré en appelant. Il n'y avait personne c'était évident. Ou alors ils étaient tous morts. Mais les oies, les canards ?

La maison était vide. De l'eau coulait sous une porte. La salle de bains. Le miroir. Comme chez moi. L'eau coulait sans discontinuer. Je suis quand même monté voir à l'étage. L'escalier était tout trempé, la chambre vide, le lit fait. L'eau sortait à gros bouillons des deux grandes glaces de l'armoire en acajou. Alors soudain j'ai eu peur, j'ai compris que quelque chose d'anormal se passait au village. Je suis sorti très vite de chez eux. J'ai couru jusqu'à chez moi pour prendre mes papiers, mon argent liquide et j'ai ensuite couru jusqu'à

ma voiture. Elle n'a pas voulu démarrer. Pas un bruit. Pas de contact. Batterie à zéro. J'ai essayé à plusieurs reprises. En vain. J'ai ouvert le capot et testé les accus. Pas une étincelle. Je suis entré de nouveau chez moi pour boire un verre d'eau, pour me débarrasser de ce goût d'électricité qui persistait. De ce côté-là tout allait bien, l'eau sortait normalement du robinet. J'ai bu deux grands verres et je suis ressorti pour voir si la voiture de Jacky démarrait. Elle ne démarrait pas non plus. Les clefs étaient sur le tableau de bord. Pareil pour la motoneige. Était-ce dans leur habitude de laisser les clefs dans le Neiman ? Impensable. Jacky mettait une grosse chaîne à la porte de son atelier quand il partait manger.

Il allait être midi. Le soleil tapait à grands coups de poing rageurs sur tout ce qui traînait. Lui aussi semblait énervé. Il ne me restait plus que le vélo pour descendre à M. alerter les autorités de tous ces phénomènes incompréhensibles. L'eau qui suintait des miroirs me rendait malade rien que d'y penser.

J'ai sauté sur ma vieille bicyclette et j'ai pédalé comme un fou, c'est-à-dire en danseuse dans les côtes et allongé sur le guidon dans les descentes. Les gendarmes allaient se moquer de moi en douce avant de se déplacer. Et si jamais tout était redevenu normal au retour j'allais finir avec une ordonnance et le déplacement de la brigade à mes frais.

J'ai croisé quelques voitures sur la route. Elles étaient arrêtées là, au beau milieu, comme fixées sur une photo. Il n'y avait personne à l'intérieur. Les portières étaient ouvertes, les clefs en place mais les batteries à plat. Tout était silencieux aux alentours. Je commençais sérieusement à m'inquiéter. Que s'était-il passé pendant la nuit ? Est-ce que les gens s'étaient sauvés quelque part en m'oubliant ? Pourquoi est-ce qu'il n'y avait pas d'électricité ? Est-ce qu'il allait pleuvoir des alligators ? Une multitude de questions se bousculaient au portillon. Je levais souvent les yeux vers le ciel. Je guettais un signe parce que quand la réalité déraile à ce point-là, la réponse est dans le ciel, c'est ancestral, la réponse est toujours dans le ciel, même s'il est muet. Ça aussi

c'est ancestral le silence du ciel. C'est ce que je me disais en regardant de temps à autre vers le haut, guettant un signe, une traînée blanche, soudaine, ovnienne, des flocons aussi, des flocons atomiques, un truc romantique. Mais non, rien, rien de rien et ce rien faisait vachement plus peur que quoi que ce soit d'autre.

Le vélo me semblait plus lourd qu'avant, très fatigant. Quelques kilomètres plus loin il s'est bloqué. Les roues ont couiné et puis elles se sont coincées. Elles ne tournaient plus, quoi que je fasse. Le pédalier non plus. Comme si une force invisible avait tout soudé ensemble. Le vélo n'était plus qu'un bloc de ferraille sans jeu. La chaîne était tendue à mort. Raide pour l'éternité. Je l'ai jeté sur le bas-côté et je suis parti à pied sous le cagnard qui caillissait de plus en plus fort.

Heureusement j'avais pris mon chapeau. On aurait dit que le soleil n'avait plus que moi à cuire. Il était gros, trop, fixe au-dessus de moi comme l'œil dans la tombe de Caïn.

Cela faisait maintenant plus d'une heure que j'avais quitté le village et le soleil était

toujours à midi. Il n'y avait pas d'ombre, nulle part. Le goût d'électricité persistait et de temps en temps le frigo se mettait en marche. Un frigo géant et invisible dont je n'entendais que le son, une vibration qui emplissait tout l'espace durant une dizaine de minutes et qui s'arrêtait brusquement.

J'en avais au moins pour quatre heures avant d'arriver à M. Je traçais à travers les sous-bois. Je traversais les petits torrents. Un autre que moi se serait perdu. J'avais mes repères. Je venais souvent par ici pour couper du chêne, ramasser des branches mortes pour le four à pain.

C'est comme ça que j'avais connu Chris, à la fête du pain, en mai. Jacky et moi on a restauré le four banal du village et tous les ans on fait la fête du pain. On remet le four en route et les gens des environs apportent ce qu'ils veulent cuire. Pain, tarte, pizza même. Après, une fois toutes les pâtes bien cuites, j'enfourne un cuissot de sanglier que j'ai laissé mariner dans le vin rouge une semaine après l'avoir bien lardé. Trois heures plus tard il est cuit, je le flambe à l'armagnac et on le mange tous

sous la tonnelle. Ça dure jusqu'à assez tard dans la soirée. Il y a du monde ce jour-là au village. Jusqu'à quinze personnes parfois. Une fois par an c'est acceptable et comme je suis très occupé je n'ai pas à discuter avec quiconque de choses fâcheuses et sans intérêt.

Chris était venue avec des amis qui habitent dans la vallée, un couple qui tient un gîte. Un poète un peu alambiqué accouplé à une bouddhiste vintage. La première fois je l'ai pas remarquée, Chris, parce que j'étais très occupé par la cuisson depuis le matin. Le four doit être prêt quand les gens arrivent. La cuisson est longue au four banal. Je le mets en route à six heures et il est prêt aux environs de dix heures. Il restera chaud toute la journée. C'est les briques réfractaires, une fois blanches elles le restent. Je brûle du sarment de vigne en grosse quantité. Le sarment de vigne donne son odeur à la pâte. Les gens ne me croient pas mais ils ont tort. J'ai essayé avec le chêne et ce n'est pas la même odeur du tout. Avec le chêne le pain a un arrière-goût de noix et

ça ne va pas avec le vin. *Tanin plus tanin c'est le gadin pour le pain.* Petite formule personnelle.

Chris est revenue l'année suivante et j'avais un peu plus de temps pour discuter parce que Monette voulait s'occuper du four, pour une fois. Elle connaissait bien tout ça, elle est née dans la vallée, ses parents tenaient une épicerie dans un gros bourg. Elle a rencontré Jacky qui venait chez eux avec sa mobylette pour changer régulièrement sa bouteille de gaz et ensuite ils se sont mariés et installés ici. Jacky m'avait dit qu'elle n'était descendue que deux fois à M. depuis leur installation. Pour les enterrements de ses parents. C'est une femme comme ça qu'il me faudrait. Le moule est cassé dit Jacky.

Au départ de Chris j'ai pensé que ce serait la dernière femme, qu'il n'y en aurait plus d'autres après elle. Chez moi c'est le ressort qui est cassé maintenant. J'ai entendu un grand craaaaac dans mon cœur et après je suis resté assommé plusieurs jours dans mon fauteuil. Si bien que Monette est venue me trouver, et ensuite

Jacky pour me dire de « pas y rester comme ça ». Je les ai rassurés, j'ai dit que ça allait passer, qu'elle avait fait sa valise et qu'il fallait que je digère mais que ça allait aller, que Buffon ne m'aurait pas, qu'ils ne s'inquiètent pas. Monette m'a apporté à manger, comme pour une bête malade, et c'est bien ce que j'étais, une bête blessée qui perd son sang et qui n'a même plus la force de lécher ses plaies. Une sorte d'agonie sentimentale.

Donc la deuxième fois j'ai eu le temps de discuter un peu avec les invités et on m'a présenté Chris qui était très intéressée par l'histoire du village. Elle était de M., plus jeune que moi, les yeux grands ouverts sur la vie d'ici. Je lui ai dit immédiatement qu'il fallait pas croire que c'était tous les jours la fête, que les hivers étaient très longs même pour nous qui sommes habitués. Des fois on en a marre, on aimerait revoir le facteur, surtout la factrice qui est une petite blonde aux yeux bleus avec des lèvres qui donnent soif. Elle laisse le courrier dans une grande boîte à trois bornes d'ici. Jacky va relever la boîte en

motoneige. Moi, mis à part les factures, j'ai jamais de courrier.

Ça l'a fait rigoler Chris toutes ces petites histoires. Elle ne se moquait pas, elle riait de plaisir parce que Jacky était venu placer son grain de sel à propos du goût de noix. Monette l'a remis à sa place en lui disant de venir l'aider plutôt que de faire le cacou devant les femmes. Du coup on est restés en tête à tête avec Chris. Et puis je lui ai fait visiter ce qui reste du village.

Elle était psy dans un HP à M. Elle fréquentait des malades mentaux toute l'année et ça ne devait pas être marrant comme métier. Enfin ça collait parfaitement entre nous, si bien qu'à la fin de la journée elle a pris l'initiative de m'embrasser et tout s'est embrasé. Chris c'est une très belle femme de trente-huit ans, mère allemande, père marocain. Elle a un visage de chatte égyptienne. J'en suis tombé raide amoureux dès le premier baiser et cela n'a fait qu'empirer de mois en mois.

Ce soir-là elle est restée chez moi pour dormir et on a fait l'amour toute la nuit. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas fait l'amour

depuis trois ans. Que ses patients lui prenaient tout son temps, qu'elle s'investissait totalement dans son boulot à l'hôpital. Moi j'étais en pleine forme, je bandais et rebandais à la demande. Elle était très libre et on a fait plein de trucs. Après, avant de s'endormir elle m'a dit une phrase du genre : « Je pensais pas que tu serais si *inventif*. »

C'était le printemps. Elle est restée trois jours pleins et elle est repartie dans un état second. Je n'ai plus eu de nouvelles pendant presque un mois.